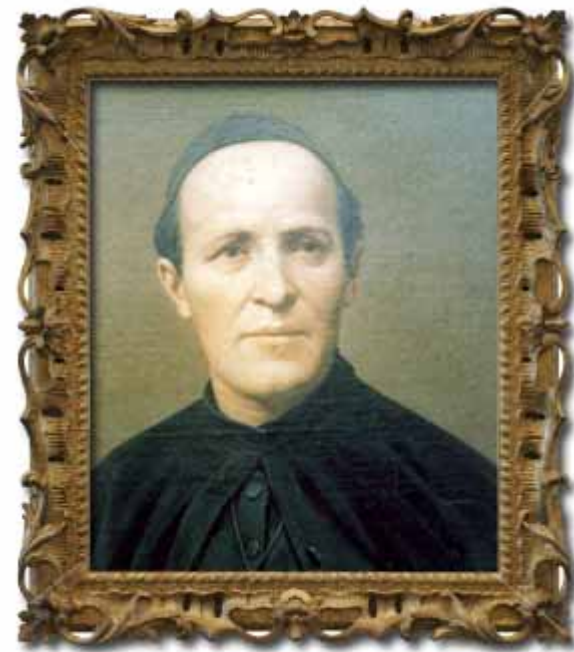




FRÈRES DE L'INSTRUCTION CHRÉTIENNE DE PLOËRMEL



F. ABEL (Gaudichon), né à Plessé (L.-I.), le 3 juillet 1845, décédé à Jersey, le 11 février 1910, à l'âge de 65 ans, dont 50 passés dans l'Institut. (1)

Enfant, le F. Abel est élève des Frères à Plessé, et il gardera de ses maîtres, du F. Gilbert (Migot), en particulier, un souvenir qui embaumera sa vie. Il se plaira, plus tard, à dire l'influence qu'un bon maître peut exercer, sur ses élèves, et quelle en peut être la conséquence au point de vue de la vocation.

Sa vocation, à lui, paraît se dessiner de très bonne heure. Il est fait pour enseigner, pour entraîner les autres à sa suite. Dans la cour de l'école, sur la route, en rentrant à son village, il groupe autour de lui ses camarades qui se soumettent, comme naturellement, à sa petite autorité. Et le voilà qui leur récite les sermons qu'il a entendus, ou qui leur fait la classe en leur répétant, avec un entrain vraiment extraordinaire, les leçons du Frère. Dans ces traits de l'enfant se révèle déjà l'homme de demain, avec sa mémoire prodigieuse, sa facilité d'élocution peu commune, son aplomb rare, son autorité qui s'impose.

Il entra au noviciat de Ploërmel le 18 août 1860, à l'âge de 15 ans, quatre mois avant la mort de M. de la Mennais. L'air de sainteté qui rayonnait du front de l'auguste vieillard frappa l'adolescent; ce fut l'origine du culte vraiment filial et saintement passionné que le F. Abel voua à son "vénéré Père".

Dès le 13 janvier 1861, on l'employa comme professeur au noviciat. C'est dans ce milieu privilégié qu'il acheva sa formation, en contact avec des hommes à l'âme débordante de l'esprit du "Père" : le Rév. F. Cyprien, le F. Abel (Lucas) [*Jean-Marie Gaudichon avait pris le nom de F. Othon, en entrant au noviciat. Mais en 1864, à la mort du F. Abel (Lucas), son maître des novices, dont il admirait la haute vertu, il obtint de prendre son nom*], Maître des novices, le F. Job (Renault), le F. Simplicien (Roch), Directeur du postulat, les FF. Hippolyte (Morin) et Bernardin (Morin), etc.

Après dix ans passés à Ploërmel, on l'envoya faire le cours supérieur à Landerneau (1870-1871), puis à Redon (1871-1875). Nommé, à l'âge de 30 ans, Directeur du pensionnat de la Guerche, il visite plusieurs grands centres d'éducation, et il en revient avec des vues qu'il essaiera de réaliser dans son établissement, dont il veut faire un pensionnat modèle. Sous sa direction, la maison prospère, s'augmente de nouvelles constructions et se couvre de gloire dans tous les examens. Sa brillante musique instrumentale porte bien au delà des limites de la Bretagne le nom de l'école Saint-Joseph de la Guerche.

Elu Assistant par le Chapitre général de 1889, le F. Abel remplit dès lors les fonctions de *Secrétaire intime* du Rév. F. Cyprien et de *Directeur du secrétariat*. Deux années successivement, 1890 et 1891, il accompagna, à Rome, le Supérieur Général, pour négocier l'approbation définitive de l'Institut par le Saint-Siège, faveur qui fut accordée le 13 mars 1891.

A Rome, le F. Abel visite pieusement les nombreux sanctuaires qui rappellent nos origines chrétiennes, les combats et les victoires de nos martyrs des premiers siècles. Mais ce qui surtout éveille son attention, c'est la visite des chambres, des cellules habitées autrefois par des serviteurs de Dieu, et garnies de meubles et autres objets ayant été à leur usage.

Pourquoi, se dit-il, le *Père* n'aurait-il pas, lui aussi, *sa chambre* à Ploërmel ? On y réunirait ses meubles maintenant épars : là on se sentirait *chez lui*. Et déjà le F. Abel qui a contemplé longuement, à Saint-Pierre, les saints Fondateurs d'Ordres et d'Instituts religieux, *seuls* admis à l'honneur de siéger dans la grande nef de l'immense basilique, rêve d'une pareille gloire pour le *Père* que l'opinion publique en Bretagne appelle déjà le *saint abbé de la Mennais*.

Rentré à Ploërmel, il se plonge dans la volumineuse correspondance du *Père* conservée dans les Archives. Mais, hélas ! elle est incomplète !

Quelques années auparavant, le F. Cyprien avait chargé le F.

Léontin, Directeur de la *Chronique* de l'Institut, de rechercher et de classer les écrits du Fondateur. Le travail s'avancait; mais le F. Léontin mourut sans indiquer le lieu où il avait déposé les documents déjà étudiés. Les recherches les plus actives ne purent les faire découvrir : le F. Abel en était désolé.

Or, un soir de l'année 1896, un jeune Frère, du nom de Simplicius-Joseph (Léonce Pelé), se mourait à l'infirmerie de la Maison-Mère. C'était un religieux d'une angélique piété, natif de Plessé, comme le F. Abel. Celui-ci se tenait auprès du malade et l'exhortait à la confiance en Dieu. "Lorsque vous serez en paradis, lui dit-il, tout à coup, vous nous ferez retrouver les papiers du Père, n'est-ce pas ?" Le jeune Frère mourut. Quelques jours après, on eut l'idée d'ouvrir une malle remise sous un escalier dans un coin du "Pavillon neuf" : c'est là que le F. Léontin avait déposé les précieux papiers.

Quelle joie pour le F. Abel !.. De plus en plus, il vit avec le vénéré Père, il le connaît à fond, il se pénètre de son esprit. Ses recherches, si fructueuses pour lui-même, seront des plus utiles aux divers biographes de M. de la Mennais. Il sera, en effet, l'inspirateur du F. Stéphane-Marie (Biovir) dans la composition de son ouvrage : *Un ami de l'Enfance au dix-neuvième siècle*, et il fournira à M. Herpin, auteur des *Grandes Idées et des grandes Œuvres de J.-M. de la Mennais*, et à Mgr Laveille, principal historien de notre Vénérable Père, tous les documents utiles.

En même temps, il prenait une part active à la lutte entreprise pour enrayer le fléau de la désertion des campagnes. Au cours de son directorat à la Guerche, il s'était occupé de pomologie avec un talent qui lui avait valu une réputation dépassant les limites de la Bretagne, de l'Anjou et du Maine. Il continua, comme Assistant, ce genre d'apostolat, et composa sur l'enseignement agricole des rapports dont retentirent les congrès pomologiques de la région, et qui lui valurent l'honneur d'être nommé

membre de la *Société des Agriculteurs de France*. Chaque année, à son appel, des milliers de nos élèves prirent part à un concours-examen sanctionnant le programme d'enseignement agricole. Ce qui valut aux maîtres de nombreuses médailles, et, à l'Institut un *Diplôme d'Honneur*, délivré par la *Société des Agriculteurs de France*.

Le 29 octobre 1897, le F. Abel était élu Supérieur Général, en remplacement du Rév. F. Cyprien, décédé le 14 juillet précédent. Il devait gouverner l'Institut jusqu'en août 1909.

Comme on pouvait s'y attendre, l'un des grands objectifs de son généralat fut la *glorification de notre pieux Fondateur*. Deux mois après son élection, il adressait à l'Institut un *mot d'ordre* dont voici les grandes idées :

"L'un des moyens les plus efficaces que nous ayons pour avancer dans la perfection que Dieu demande de nous, c'est de nous pénétrer de plus en plus de l'esprit de notre Fondateur. Ce bon Père ne nous a point abandonnés : il est toujours avec nous par les Constitutions qu'il nous a léguées, par les vertus sublimes qu'il a pratiquées et dont le souvenir nous excite puissamment à marcher sur ses traces... Ayons envers lui une tendre et confiante dévotion, et ne passons aucun jour sans lui adresser au moins une pieuse invocation... Si l'esprit de notre Père nous anime, nous serons forts parce que nous garderons entre nous l'union et la paix, et nous rivaliserons de piété, de zèle et de dévouement pour accomplir l'œuvre de Dieu dans les postes que nous confie la sainte obéissance.

"Aimons et observons nos saintes Règles dans lesquelles il nous trace, de la part de Dieu, la voie sûre pour arriver au ciel. Méditons les avis et instructions qu'il nous a légués : notre *Directoire* n'est-il pas comme le moule dans lequel notre bien-aimé Père veut que chacun de nous soit formé ? Pénétrons-nous de plus en plus de la grandeur de la mission que lui a confiée la divine Providence et, par suite, de la grandeur de la nôtre, puisque nous sommes appelés à continuer le bien qu'il a commencé."

Ce mot d'ordre, le Rév. F. Abel en fit la règle de sa propre conduite. Il s'identifia en quelque sorte avec son "Vénéré Père", le priant sans cesse avec la plus filiale confiance, le citant longuement dans ses Circulaires, exaltant ses travaux et ses vertus en toutes circonstances.

Que d'événements pendant ces douze années de son généralat ! C'est d'abord la prospérité, la pleine vigueur de la Congrégation, les maisons de formation qui regorgent de sujets, les écoles libres qui regorgent d'élèves. Sur un champ aussi vaste, le nouveau Supérieur peut déployer à l'aise son besoin d'activité et donner carrière à toutes les manifestations de son zèle ardent. Voyages à Rome (février-mars 1898), au Canada (été de 1898), au Sénégal (janvier 1899) ; courses rapides dans tous les coins de la France, rien ne l'effraye, rien ne l'arrête. Partout où il y a du bien à faire, un encouragement à donner, une organisation à entreprendre, une douleur à consoler, le F. Abel se transporte, se dépense, et va porter sur place la parole désirée, le conseil attendu, la lumière sollicitée.

L'une de ses fécondes initiatives fut l'organisation, dans certains centres, des *réunions de Frères* auxquels il donnait, pour l'année suivante, ce qu'il appelait son "mot d'ordre". A toutes ces réunions, comme aux réunions plus considérables des retraites annuelles, le "Père" était l'objet principal de ses discours. Il en parlait avec une conviction entraînante, une merveilleuse facilité de parole, une abondance d'images, une exubérance d'enseignements.

La Providence lui ménagea de grandes joies, sans doute pour le fortifier et l'affermir dans les épreuves qui allaient bientôt l'assaillir et devaient lui briser le cœur. Oui, joie puissante, allégresse débordante, *l'Introduction de la Cause du vénéré Père de la Mennais* : c'est la cérémonie d'ouverture, en présence de Mgr Latieule, Evêque de Vannes (7 oct. 1899) ; c'est la constitution du tribunal ; ce sont ces séances palpitantes où des témoins exposent les vertus du Serviteur de Dieu ; c'est la

Vie du Père, la *grande vie*, si longtemps, si ardemment attendue, écrite par le R. P. Laveille ; c'est, le 6 août 1900, la cérémonie de translation des restes du Serviteur de Dieu en la chapelle de la Maison-Mère... Joie encore, bonheur ineffable, le jour (4 sept. 1901), où il lui fut permis de déposer le procès à la Sacrée Congrégation des Rites et de voir l'accueil tout de sympathie que les tribunaux romains réservaient à cette Cause, "l'une des plus belles et des plus intéressantes du XIXe siècle".

Une autre consolation du F. Abel fut la création, dans les établissements les plus importants de l'Institut, d'Associations *d'Anciens Elèves*. Il en existait déjà quelques-unes, mais leur vie •était languissante. Sous sa vigoureuse impulsion, elles allaient se multiplier. Il présidait les réunions toutes les fois que les circonstances le permettaient. Ses harangues entraînantes, ses improvisations enflammées, toujours chaleureusement applaudies, remuaient les cœurs, inspièrent des sacrifices généreux, de courageuses résolutions.

Mais voici que souffle sur les Instituts religieux le vent des catastrophes : la loi du 1^{er} juillet 1901, sur le *Contrat d'association* les menace gravement, le vote du 18 mars 1903 les frappe d'ostracisme et les condamne à la dispersion et au bannissement.

C'est alors (23 mars 1903) que le F. Abel écrit cette Circulaire sur *L'Adhésion complète et constante au bon vouloir divin* où éclate son admirable esprit de foi. Il la termine par ces nobles paroles :

"Plus d'une fois, en écrivant ces pages, au souvenir des perplexités qui vous assiègent et de l'orage que vous allez affronter pour la cause de Dieu, j'ai senti le besoin d'interrompre mon travail et de donner libre cours à mes larmes... Pourquoi faut-il que je ne puisse verser mon sang pour obtenir du Ciel que chacun de vous, mes Frères bien-aimés, soit et reste un véritable soldat de la milice sainte, toujours en rang de bataille, toujours digne de la sainte Eglise et du grand Serviteur de Dieu, notre vénéré Père de la Mennais, dont nous devons, plus que jamais, nous efforcer d'imiter le courage

indéfectible et toutes les vertus qui font, à juste titre, notre admiration."

Le F. Abel ne subira pas le martyre du sang, mais celui du cœur : une lente agonie de huit ans, qui se terminera avec sa vie le 11 février 1910. En voici les principales étapes : sécularisation des membres de l'Institut restés en France ; dispersion brutale et destruction d'écoles en pleine voie de prospérité; licenciement de nos jeunes gens en formation; isolement, une année entière (mars 1903 au 6 février 1904), dans la Maison-Mère où ne restent plus que les malades et les vieillards; impossibilité de communiquer avec les Frères pour les encourager et les guider; poursuites en violation de la loi, perquisitions, et cela pendant huit mois; et enfin, départ, seul et en secret, pour l'exil.

De Jersey, où il s'est retiré, le F. Abel s'occupera désormais principalement des oeuvres de l'Institut hors de France. Celles du Canada et d'Haïti sont fortifiées par l'envoi de nombreux Frères que la suppression de multiples oeuvres a rendus disponibles. En même temps, de nouveaux champs d'apostolat sont ouverts : en 1903, la mission des Montagnes Rocheuses et celle d'Egypte, la fondation d'écoles en Espagne; en 1904, l'ouverture du noviciat de Taunton (Angleterre), l'envoi de Frères en Orient, comme auxiliaires des RR. PP. Assomptionnistes. Le Rév. F. Abel visita le Canada et les Montagnes Rocheuses en 1904; il passa l'hiver de 1905-1906 en Haïti, fit une dernière visite au Canada, au mois de mai suivant, et rentra dans son exil de Jersey.

Le chagrin eut enfin raison de sa robuste constitution. Les violentes émotions des dernières années avaient provoqué chez lui une maladie de cœur qui, sur la fin de 1907, fit craindre pour ses jours. A partir de ce moment, il ne connut plus que l'apostolat de la prière et du sacrifice. Il cessa d'être Supérieur Général le 10 août 1909, jour où le Chapitre général, réuni à Jersey, lui donna pour successeur le Rév. F. Jean-Joseph.

Enfin, le 11 février 1910, au sixième anniversaire de son exil à Jersey,

après avoir reçu les derniers sacrements en pleine connaissance, il s'éteignit doucement et sans agonie.

A peine sa mort fut-elle connue que la presse se répandit en éloges du F. Abel. S. E. le Cardinal Séraphin Vannutelli, les Evêques de Bretagne et autres prélats, de nombreux Vicaires généraux, Chanoines, prêtres, religieux et religieuses, laïques de distinction, témoignèrent de leur admiration pour le F. Abel et pour son oeuvre.

Foi très vive, tendre et forte piété, filiale dévotion à la Sainte Vierge, amour et dévouement sans bornes pour notre Institut, culte tout filial envers notre Vénérable Fondateur : telles sont les vertus dont le Rév. F. Abel nous a laissé l'exemple et qui le désignent à notre reconnaissance et à notre vénération. L'abbé Guibert a écrit (Revue pratique d'apologétique, 1^{er} avril 1913) : " Tout religieux qui veut entrer pleinement dans sa vocation" doit être "la copie vivante du père dans la maison duquel la grâce l'a poussé"; il doit chercher "l'âme de son père partout où elle a laissé sa trace : dans ses règles, dans ses écrits où elle s'est incarnée". Tel a été précisément le Rév. F. Abel; sous sa poussée féconde, la Congrégation avait senti, de plus en plus, circuler dans ses veines le sang généreux du Fondateur, et, de ce seul point de vue, il lui a rendu un service immense.